

Pages Canadiennes

LES DÉBUTS DE LINCOLN

Elle n'a rien d'enviable la position de Lincoln, le jour où il prend le pouvoir en mains : un tiers des États refusent de reconnaître son autorité que l'armée, à raison de sa faiblesse numérique, ne saurait faire respecter ; la population restée fidèle, en proie à l'indécision, ne sait quel parti prendre ; le désarroi est partout et l'horizon s'assombrit d'un jour à l'autre. Personne ne devine alors, dans l'avocat naguère obscur de l'Ohio, les qualités latentes qui vont lui donner les moyens de maîtriser la tempête. C'est un homme de gouvernement que cet ancien paysan, fils de ses œuvres, sorti des rangs du peuple et qui, au dur contact de la misère de sa jeunesse, a acquis de la fermeté et de la détermination. Un grand fonds de bon sens lui tient lieu de génie, et une bonne humeur qui se trahit en plaisanteries d'un goût parfois douteux ne l'abandonne jamais, même au plus fort de la crise. Somme toute, c'est une forte individualité que Lincoln, et c'est ce qu'il faut pour sauver l'Union, que des hommes bien supérieurs à lui par le savoir et de brillantes qualités auraient laissé périr. Pour rendre sa tâche encore plus ardue, les membres de son cabinet, personnages en vue, hier encore ses concurrents à la direction du parti républicain, ne partagent pas ses idées, pas même le plus illustre d'entre eux, le secrétaire d'Etat Seward. À leur manque à tous cette foi inébranlable et ce sang-froid qui lui feront tenir seul tête à l'orage, aux premiers jours, et voir clairement la route à suivre au milieu des embarras. Ses amis les plus intimes ne savent quel parti prendre, affolés par la perspective d'une guerre à laquelle ils préférèrent le démembrement de l'Union, que la constitution autorise à leurs yeux. Sans s'arrêter aux théories, Lincoln déclare qu'il a reçu le mandat de faire exécuter les lois du congrès dans tous les États, et qu'il le remplira. "My course," disait-il, "is as clear as a turnpike road." Mais l'heure approche où l'indécision générale va cesser, où Lincoln, longtemps isolé, sentira comme un frémissement magnétique qui le mettra en communion d'idées avec des millions d'hommes prêts ensuite à faire corps avec lui, prêts à accepter sa dictature. C'est le coup de canon tiré contre le fort Sumter qui va opérer cette transformation merveilleuse...

Ce fait d'armes, insignifiant en lui-même,

entraîne des conséquences effroyables. Il transforme un pays porté à la paix au prix des plus grands sacrifices, en un pays ne respirant plus que guerre et vengeance, car le drapeau étoilé subit une insulte qu'il faut laver dans le sang. D'un peuple divisé par les intérêts politiques, flottants entre divers partis à prendre, il fait surgir un peuple uni, ne comptant plus qu'une masse d'hommes prêts à recevoir l'inspiration de leur chef et à écouter son cri de ralliement : "Il faut sauver l'Union." Désormais, plus de démocrates, plus de républicains, plus de *free soilers*, rien que des unionistes ; la fusion est complète. Lincoln demande 75,000 ; tous les États répondent à son appel et les volontaires affluent sous le drapeau de la patrie. Jamais pareil enthousiasme ne s'est vu. Le peuple américain obéit à la grande impulsion que son chef lui imprime et à laquelle il a si longtemps résisté.

A. D. DE CELLES.

Le Malheur Imprévu et sa Réparation

Vous êtes-vous souvent demandé ce que deviendrait votre famille si le malheur voulait que vous fussiez frappé de maladie, mortelle ou non ?

C'est la gêne, souvent la misère, qui fait brusquement irruption au foyer de famille.

Les gens pratiques, commencent par s'assurer dans une bonne société, et le malheur venu, ils ont la consolation de voir entrer dans la maison une bonne indemnité qui assure l'existence de la famille pendant les jours sombres et lui donne le temps de se créer de nouvelles ressources ; la société a chassé la misère.

Qu'a-t-il fallu pour cela ?

Un peu de prévoyance, un sacrifice insignifiant en comparaison du bienfait qu'il procure : mettons une moyenne de \$1.25 par mois, pour \$1,000 et les secours en maladie.

Et si le malheur ne vient pas sous forme de maladie, il viendra sûrement sous forme de décès, alors quand même il vivrait jusqu'à soixante-dix ans, l'homme d'affaires ne s'aviserait pas de regretter l'argent qu'il aura donné : il sait qu'il lui a procuré tout ce temps là la sécurité d'esprit ; il sait qu'il ne lui aurait servi de rien d'économiser cet argent lui-même et qu'il n'aurait jamais amassé la somme que lui ou ses héritiers recevront.